



Sculpter un volcan

Depuis trente-six ans, l'artiste américain James Turrell transforme Roden Crater, en Arizona, en une gigantesque création de land art. Visite rare d'un chef-d'œuvre inachevé

EMMANUELLE LEPIC

Flagstaff (Arizona), envoyée spéciale

Del'extérieur, rien ne laisse deviner ce qu'est le Roden Crater. Dans le désert d'Arizona, rongé par les vents depuis près de quatre cent mille ans, ce volcan endormi abrite pourtant une création extraordinaire : l'artiste américain James Turrell, 70 ans, y conçoit depuis la fin des années 1970 un réseau de galeries et de chambres souterraines qui s'ouvrent sur le ciel. L'ensemble est à la fois un défi d'ingénierie contemporaine, un temple d'installations lumineuses, un observatoire monumental et l'un des projets artistiques les plus ambitieux du monde moderne. Un chef-d'œuvre encore inachevé, dans lequel seuls quelques rares visiteurs peuvent aujourd'hui pénétrer.

L'aventure débute en 1974, quand Turrell pose son avion sur un plateau volcanique en bordure du Painted Desert. Devant lui, sur une plaine à perte de vue, le Roden Crater. Ce cône volcanique haut d'environ 200 mètres se déploie sous un manteau de cendre rouge et noir. Cela fait alors sept mois que l'artiste sillonne l'ouest des Etats-Unis pour trouver un site marqué par les phénomènes géologiques et révélant l'immensité du ciel et de la terre. Il va en faire l'œuvre de sa vie : une création « qui invite à étudier la magie de la perception, à mesurer le passage du temps », souligne Alison de Lima Greene, conservatrice au Museum of Fine Arts de Houston.

La galeriste [Almine](#)Rech, qui a organisé depuis 1990 plusieurs expositions personnelles de l'artiste, lâche : « Turrell a de l'endurance. » C'est peu dire. De l'ambition aussi, de l'obstination. Près de quarante ans se sont écoulés depuis l'atterrissage en plein désert et le Roden Crater est toujours en construction. Dès 1977, grâce à l'engagement financier de la Dia Art Foundation, l'artiste achète

**Par un jeu d'éclairages,
l'espace extérieur
est projeté
dans l'espace intérieur.
Capturé par l'artiste
le ciel est là, palpable**

le volcan. Puis d'autres mécènes se greffent sur ce projet. Sans le premier sou au départ, Turrell finance désormais sa réalisation par la vente de ses œuvres, qui atteignent parfois plusieurs centaines de milliers de dollars. Au fil de ses visites et de ses conversations avec des astronomes, des ingénieurs ou les communautés indiennes qui révèlent l'endroit, il va identifier les emplacements de



L'East Portal de Roden Crater.
FLORIAN HOLZHERR/COURTESY ALMINE RECH GALLERY

plusieurs *skyspaces* : des chambres qui ouvrent sur des portions précises du ciel et mettent en valeur des phénomènes célestes particuliers.

Le parcours est déjà bien rodé. James Turrell impose son rythme : cette œuvre ambitieuse exige du temps. A une heure de route de Flagstaff, il faut quitter le bitume et s'engager sur une piste poussiéreuse, ralentir, s'arrêter. Le volcan apparaît au loin. L'endroit, devenu mythique, est d'autant plus mystérieux que son accès reste difficile et confidentiel. Perfectionniste, Turrell ne l'ouvrira au public qu'une fois le projet terminé.

Sur un de ses flancs, un pavillon de quelques chambres est aménagé pour accueillir les futurs visiteurs. Une porte ouvre sur une première galerie souterraine et, très vite, c'est la rencontre avec le Sun and Moon Space. Une pièce sombre et intime, éclairée par une frise cachée de lumière artificielle. Au centre, un imposant monolithe de granite. Comme dans les jardins japonais des temples zen qui invitent à la contemplation, Turrell a posé ce bloc sur un lit de gravier parfaitement ratissé. Ici, difficile d'ignorer l'influence qu'ont pu avoir sur lui ses voyages en Asie, au Japon notamment, et son éducation quaker tournée vers la méditation silencieuse. La pièce, d'une grande sérénité, est aussi conçue comme réceptacle de phénomènes célestes par un mécanisme de *camera obscura*. Tous les dix-huit ans et demi, un cercle de marbre incrusté dans le monolithe invite le disque de la lune à un rendez-vous souterrain. Rares sont ceux qui en seront témoins. Almine Rech se souvient d'une nuit étonnante. « *Turrell nous a réveillés à 3 heures du matin pour voir la pleine lune, au moment où elle passe devant l'entrée d'un tunnel et se reflète sur le cercle blanc. C'était un moment fugace. Un nuage est passé devant la lune, on aurait dit un paysage japonais.* »

James Turrell, la lumière pour matière

Cet été, trois musées américains présentent simultanément l'œuvre de James Turrell : une grande rétrospective lui est consacrée au Los Angeles County Museum of Art (Lacma) ; le Museum of Fine Arts d'Houston, qui détient l'une des plus belles collections de ses œuvres, lui rend un hommage spectaculaire ; à New York enfin, une installation lumineuse a envahi la rotonde centrale du Guggenheim Museum.

James Turrell est souvent associé au land art, un mouvement qui a choisi la nature comme toile de fond d'installations monumentales. Dès les années 1960, ces créateurs s'écartent du circuit traditionnel des galeries et des musées pour chercher dans le Grand Ouest américain des espaces vierges où installer leurs œuvres démesurées.

Mais, plus que la terre, ce qui fascine Turrell, c'est le ciel. Pilote d'avion depuis l'âge de 16 ans, il travaille la lumière comme d'autres travaillent l'argile. « *Ce qui est intéressant, c'est qu'elle est difficile à mettre en forme* », explique l'artiste. Il l'apprivoise inlassablement en concevant des

chambres souvent saturées de couleur. Avec Doug Wheeler et Robert Irwin, il sera considéré comme l'un des artistes majeurs du *Light and Space Movement*, une tendance artistique californienne qui témoigne d'une affinité commune pour la lumière, l'espace et la perception.

Laboratoire expérimental

Dès 1965, Turrell étudie en Californie la psychologie, les mathématiques, l'astronomie, la géologie, l'art et l'histoire de l'art. A l'époque, se souvient-il, « *une grande liberté régnait dans l'Ouest, c'était une terre d'expérience* ». Il installe son atelier au Mendota Hotel, à Ocean Park, un quartier de Santa Monica. « *Cet espace est devenu un laboratoire expérimental*, remarque la galeriste Almine Rech. *Tout vient de là (...), c'est un lieu culte.* » Là, Turrell imagine les premières *projections pieces*, des salles obscurcies dans lesquelles une projection de lumière fait apparaître une forme géométrique flottant en volume ou en creux sur un mur. Il expérimente dans toutes les directions : les espaces sont insonorisés, obscurcis, totalement

reconfigurés afin de recevoir, ici, les rayons de lumière de l'équinoxe d'hiver, là, le faisceau d'un projecteur.

La Californie vit alors au rythme des grandes innovations technologiques. « *Plus que la lumière, se souvient Turrell, ce qui frappait dans le Los Angeles des années 1960, c'était la clarté de l'ambition. La course à l'espace.* »

Nous allions aller sur la Lune. » En 1968, le jeune Turrell s'approche de très près de cette quête en participant à un programme du Los Angeles County Museum auquel collaborent artistes et scientifiques : « *Art and Technology* » lui donne, entre autres, accès à des laboratoires de recherche de la NASA conduisant des études sur les vols habités. Là, avec le psychologue de la perception Ed Wortz, il va explorer les réactions de l'homme dans des situations de privations sensorielles.

Quittant son atelier d'Ocean Park au milieu des années 1970, Turrell va poursuivre au Roden Crater ses recherches dans les domaines de la lumière, de la confrontation à la nature et de l'exploration sensorielle. ■

EM. L.

Et puis c'est le choc : derrière le monolithe apparaît un tunnel long de 250 mètres, au fond duquel se dessine un halo lumineux. Sous la couche instable de cendre volcanique, cette infrastructure souterraine voûtée est un véritable défi technique. L'attraction est irrésistible. Les pas du visiteur, comme guidés par une main céleste, glissent vers la source de lumière qui commence à dessiner un cercle parfait. Imperceptiblement, celui-ci se transforme en une ellipse. Ni la concentration ni l'observation ne suffisent à expliquer ce phénomène optique. Nos repères sont bouleversés. Ils le seront souvent pendant cette visite.

Au bout du tunnel, l'ellipse découpée au plafond laisse entrer la lumière du ciel dans une pièce immaculée. On pénètre dans la rotonde de l'East Portal, l'un des *skyspaces* du volcan où, par un jeu d'éclairages artificiel et naturel, l'espace extérieur est projeté dans l'espace intérieur. Capturé par l'artiste, le ciel est là, palpable.

Dans ces installations, le visiteur est confronté aux limites de sa propre perception, il « *se voit en train de regarder* ». Contre toute attente, le bleu du ciel varie considérablement en fonction de notre position dans la pièce. Le temps de songer à la vertigineuse confrontation de l'intime et de l'infini, et le grand aplatissement de l'ellipse s'est métamorphosé en une forme concave, une voûte d'azur. Imperceptiblement, les teintes bleues s'assombrissent, jusqu'à ce qu'une encre noire transforme la découpe du ciel en un observatoire à l'œil nu. L'expérience n'est pas simplement esthétique et sensorielle ; elle devient, pour certains, introspective et spirituelle.

Turrell le visionnaire ne s'est pas contenté de l'intérieur du cratère. Au sommet, il espère faire partager des phénomènes qu'il a observés en vol. « *Son cockpit est pour lui une source d'inspiration aussi importante que la visite d'un musée* », souligne Alison de Lima Greene. Du tunnel, une pente douce mène au cœur du cirque volcanique, un cercle parfait. Il a fallu un peu aider la nature en déplaçant de gigantesques masses de cendre pour obtenir cet effet. Au sommet, la vue à 360 degrés se déploie depuis des milliers d'années sur le Painted Desert, les contours de la rivière Little Colorado, l'extrémité du Grand Canyon et des San Francisco Peaks.

Un peu plus bas, au centre du cirque volcanique, le visiteur s'allonge sur une des banquettes disposées aux quatre points cardinaux d'un cercle géant. La vision est renversante : le rebord arrondi du cratère forme un socle sur lequel est posé un gigantesque ciel concave. La température chute brutalement, la nuit commence à tomber. Et, quand sur le chemin du retour le visiteur s'engouffre à nouveau sous terre, le souffle puissant du vent monte du tunnel cyclopéen. Turrell reste finalement soumis devant cette nature extrême : il a dompté le ciel mais pas les aiguilles du temps qui, elles, tournent inéluctablement. ■



À VOIR

« JAMES TURRELL.
THE LIGHT INSIDE »
Museum of Fine Arts, Houston.
Jusqu'au 22 septembre.
www.mfah.org

« JAMES TURRELL »
The Solomon R. Guggenheim
Museum, New York.
Jusqu'au 25 septembre.
www.guggenheim.org Catalogue
sous la direction de Carmen
Gimenez, Nat Trotman et Arthur
Zajon. En anglais (Guggenheim
Museum Publications,
128 p., 50 \$).

« JAMES TURRELL.
A RETROSPECTIVE »
Los Angeles County Museum
of Art, Los Angeles.
Jusqu'au 6 avril 2014.
www.lacma.org
Catalogue sous la direction
de Michael Govan
et Christine Y. Kim. En anglais
(DelMonico Books-Prestel,
304 p., 75 \$).



À LIRE

« LIGHT SHOW »
Catalogue de l'exposition qui s'est
tenue jusqu'au 6 mai à la Hayward
Gallery de Londres.
Sous la direction de Cliff Lauson.
En anglais (Hayward Gallery
Publishing, 208 p., 25 £).